

Idir : « Je dois à la langue française mon discernement »

Défenseur de l'identité et de la culture kabyles, le chanteur revient avec un nouvel album

Entretien

Fils de berger, né en 1949 à Aït Lahcène, un village de Kabylie, Idir a publié son premier album en 1975 chez Pathé Marconi. Il contenait une chanson, *A Vava Inouva*, un succès planétaire, hymne à la vie paysanne des montagnes de l'Atlas, diffusé dans 77 pays et traduit en quinze langues, que la communauté kabyle continue de transmettre comme un joyau. La publication de son nouvel album, *Neveo*, s'accompagne de deux concerts à l'Olympia, à Paris, les lundi 4 et mardi 5 février. De lui, le sociologue Pierre Bourdieu disait : « Ce n'est pas un chanteur comme les autres. C'est un membre de chaque famille. »

Vous vous êtes fait rare. Depuis vos débuts à Radio Alger en 1973, vous avez pratiqué un art du retrait et de l'économie...

Neveo est mon sixième album. De fait, en quarante ans de carrière, ce n'est pas énorme. J'ai une certaine paresse en moi. J'avais signé un contrat pour trois disques avec Sony, j'ai fait *Identités* (1999), *La France des couleurs* (2007), et je devais celui-ci. J'ai tardé, parce que je ne pouvais pas traiter des mêmes thèmes [les identités croisées, abordées avec des collègues chanteurs, *Manu Chao*, *Dan Ar Braz*, *Akhenaton*, *Grand Corps Malade*, *Zaho...*]. J'en utilisant de nouveaux mots. Je suis rentré en moi, et j'ai retrouvé les chansons, les ambiances qui m'avaient bercé.

Une chanson, « Ayen i Nessaram », a été retirée au dernier moment, pourquoi ?

C'était une version en kabyle de *Behind Blue Eyes*, des *Who* [1971], mais nous n'avons pas eu de réponse quant aux droits d'adaptation. Or je voulais articuler cet album autour d'un tube planétaire, une de ces chansons qui n'est étrangère à personne, même pas aux vieux de mon village. C'est dommage, j'ai perçu un certain déséquilibre dans mon album.

L'album commence par un air de fête en Kabylie. Il y a aussi ces accents de mambo latino, « Ibeddel zzman » (Les temps changent)...

Tout l'album a été fabriqué avec des instruments traditionnels, et avec *Ibeddel zzman*, je voulais rendre hommage à Aïcène Mezani [1922-1985], précurseur de la chanson d'amour kabyle, qui vivait en France et avait du succès dans les années 1950. Il aimait chanter avec les cheveux gominés dans les bals du samedi soir. Il est mort dans un grand dénuement.



DELPHINE WARIN POUR « LE MONDE »

La chanson kabyle a joué un rôle politique important. Vous avez soutenu la reconnaissance de la langue tamazight, participé au « printemps berbère », mouvement né en 1980, qui fut réprimé. Qu'en est-il aujourd'hui ?

La Kabylie va comme elle peut, sa culture est en régression. Nous avons un sens aigu de la valeur des mots, une tradition orale puissante. Deux poètes de tribus ennemies pouvaient faire cesser un conflit par amour du beau. L'Etat algérien a inscrit la culture berbère dans la Constitution en 2002, une chaîne de télévision en tamazight, *Berber TV*, a été créée en 2009, mais elle véhicule une religion, des idées, qui viennent du Moyen-Orient. La langue arabe – qui est magnifique – avance, au détriment du kabyle, mais aussi du français, qui est certes la langue du général Salan, mais aussi celle de Victor Hugo. Et ainsi, on meurt à petit feu.

Comment y résister ?

Voici une nouvelle idéologie,

eu d'identification possible, même avec des interprètes à la forte puissance vocale, comme Khaled. Le raï proposait un contre-modèle, du jeu, de l'alcool, des histoires d'amour. Des chebs, Hasni, Aziz, Rachid, ont été assassinés pour cela par le GIA [Groupe islamique armé], tout comme le chanteur kabyle Matoub Lounès, mais là, pour des raisons plus politiques. Le raï a aussi servi au pouvoir algérien à oblitérer la chanson kabyle, revendicatrice. L'Algérie est un pays soucieux de sa souveraineté, ce que personne ne lui conteste, mais c'est aussi un bouchon transporté par les flots.

Géologue, vous deviez travailler à la prospection du pétrole et de l'eau dans le Sahara avant d'être happé par le chant. Vous avez invité, sur « Neveo », le joueur de oud Alla, originaire du Sud algérien. Soutenez-vous la cause des Touareg ?

Les Touareg sont des Berbères, je les soutiens dans leurs revendications identitaires et culturelles, qui en principe n'ont rien à voir avec l'islamisme. Pour être géologue justement, je sais que le monde n'a pas été créé en six jours, avec repos le septième. Imam, prêtre, rabbin se serrent la main autour d'un Dieu unique, puis se querellent sur le Prophète. Trois livres pour un seul Dieu, c'est trop. Sinon, j'adore le ciel bas du Sahara. Je repense à Charles de Foucauld, qui est arrivé à Tamanrasset en 1905 et a rédigé un dictionnaire touareg-français.

« A chacun son Sud », chantez-vous avec votre fille Thanina. La Kabylie est donc multiple ?

Oui, et libre. Je n'ai pas fait de mes enfants des Kabyles, ils ont choisi. J'ai du mal à supporter les Algériens par procuration, nés ici, qui sifflent le drapeau français. Mais il est vrai que l'expression « guerre d'Algérie » a été officialisée en France en 1999, le massacre du 17 octobre 1961 a été reconnu « crime d'Etat » par François Hollande en 2012, et l'on parle encore de colonisation positive. La colonisation procédait ainsi : occupation du territoire, asservissement des populations, puis assimilation. En 1962, il y avait 98 % d'analphabètes en Algérie. Mais je dois à la langue française mon discernement, et c'est le pays qui m'a accueilli. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE MORTAIGNE

Neveo, 1 CD Columbia/Sony.
Idir à l'Olympia, les 4 et 5 février à 20h30. 28, bd des Capucines, Paris 9^e. Tél. : 0-892-68-33-68. De 30 € à 50 € Idir-officiel.fr

Vingt-deux ! rev'la My Bloody Valentine !

Culte, le groupe britannique a posté un album-surprise sur le Web, 22 ans après le précédent

Rock

La tendance serait-elle aux effets de surprise ? Après la diffusion inattendue, le 8 janvier, sur le Web d'une chanson de David Bowie, mettant fin à dix ans de silence, c'est au tour de My Bloody Valentine de revenir sans (presque) prévenir. Samedi 2 février, à minuit, le quatuor irlandais-londonien a mis en vente sur la Toile son troisième album, *MBV*, une des plus mythiques arlésiennes de l'histoire du rock. Vingt-deux ans après la sortie de son précédent opus, l'indélébile *Loveless*, le groupe rend disponible sur son site, mybloodyvalentine.org, les 9 chansons de son nouvel album, accessible en plusieurs formats (MP3, WAV, CD, vinyle). Si le téléchargement peut être immédiat, l'envoi des disques se fera à partir du vendredi 22 février.

Dès les premières minutes de cette mise en vente, le site du groupe a disjoncté sous l'afflux des demandes, les connexions étant rétablies dans la journée de dimanche. A plusieurs reprises, ces derniers mois, le leader, guitariste et chanteur du groupe, Kevin Shields, avait averti de l'imminence de cette publication. Mais on avait fini par écouter d'une oreille distraite une promesse qui revenait depuis qu'il avait commencé à travailler sur ce disque en... 1992.

A l'époque, la formation de ce garçon, né en 1963 à New York puis grandi à Dublin avant d'emménager à Londres, avait élaboré en deux albums – *Isn't Anything* (1988) et *Loveless* (1991) – une esthétique entremêlant ambiance « lysergique » et électrocution, voix candides et déflagration. *Loveless*, en particulier, poussait si loin cet art de l'innocence dévorée par les larsens que sa succession se révélait problématique pour Shields, perdu dans ces méandres soniques à la manière d'un Phil Spector ou d'un Brian Wilson de la noisy pop. « Je n'arrivais pas à me débarrasser de cette masse de riffs, de sons, de boucles », confiait-il en juin 2012 aux *Inrockuptibles*, à l'occasion de la réédition des albums du groupe.

De guerre lasse, My Bloody Valentine se sépare officiellement en 1995. Le label Island, avec lequel le groupe avait signé après *Loveless*, résilie son contrat en 2001. Son influence reste pourtant viva-

ce, particulièrement à partir de la seconde moitié des années 2000. Pas un hasard sans doute, si en 2008, il décide de se reformer. D'abord destinée à réinterpréter sur scène leur vieux répertoire, cette réunion permet aussi à Shields, Colm O Ciosoig (batterie), Bilinda Butcher (chant et guitare) et Debbie George (basse) de renouer les fils d'une œuvre inachevée. On ne sait d'ailleurs pas forcément ce qui se cache derrière la pochette bleue au lettrage violet de *MBV*. Shields ayant à la fois annoncé qu'il avait quasiment terminé la réalisation de son vieux projet, tout en déclarant avoir démarré un ensemble de nouveaux titres censé être publié avant.

Loveless se striait d'éclairs dès la première chanson. Ce troisième album s'ouvre sur des brouillards nappant une mer d'après tempête (*She Found Now*). Si *Who Sees You*

Les riffs penchent plus souvent du côté des caresses que des morsures

renoue ensuite avec la majesté de maelströms remuants, les riffs penchent plus souvent du côté des caresses que des morsures. Après l'instrumental stellaire *Is This and Yes*, deux titres, *If I Am* et *New You*, creusent dans le coton un sillon langoureux. Le premier démontre que ces amateurs de bruits blancs connaissent les vertus sensuelles de la guitare wah-wah. Le second se fait encore plus enjôleur, avec une basse et une voix féminine à l'efficacité pop estivale.

Il faut attendre le dernier tiers de l'album pour retrouver un peu de la brutalité qui fit la légende du groupe. Dans *In Another Way*, le frère esquif vocal se fait violenter par un tsunami de guitares et une rythmique dont la frénésie doit beaucoup au drum'n'bass. Après la boucle obsédante de *Nothing Is*, gorgée de saturation baveuse et batterie tellurique, *Wonder 2* donne l'impression de passer le psychédélique *Blue Jay Way* des Beatles dans les turbulences d'un moteur d'avion. Sans posséder l'aura novatrice d'un chef-d'œuvre, ni des chansons à la hauteur des sommets passés, *MBV* resuscite avec une belle vitalité. ■

STÉPHANE DAVET

L'écosystème d'Arnaud Cathrine jaillit à Toulouse

Une soirée spéciale fédérait les chanteurs et musiciens qui gravitent autour de l'écrivain

Chanson

Toulouse

Le Théâtre Daniel-Sorano s'est accommodé à l'esprit toulousain qui veut que les frontières fluctuent à la croisée des cultures. Théâtre donc, mais aussi lieu de musique et de poésie, l'établissement municipal a lancé, pour sa saison 2012-2013, un cycle de réflexion sur le dépassement des genres, avec des artistes friands d'expériences uniques. En décembre 2012, l'écrivain Arnaud Cathrine et la chanteuse Barbara Carlotti avaient présenté dans ce joli lieu, qui fut, jusqu'en 1964, l'auditorium du Muséum d'histoire naturelle de la ville, *Code Sagan*, spectacle consacré à la romancière, qu'Arnaud Cathrine classe au rang de ses influences majeures.

Sagan avait écrit des chansons, notamment pour Juliette Gréco.

Barbara Carlotti, une habituée des projets interzones, les chantent. Arnaud Cathrine chante également, un peu maladroitement, dans les graves, avec une belle admiration pour la chanson française. Il s'est trouvé un alter ego, du point de vue de la sensibilité, d'une certaine légèreté, dans le chanteur Florent Marchet. Ensemble, ils ont publié un livre disque *Frère animal* (Ed. Verticales-Gallimard, 2008) dont ils ont fait un spectacle, accompagné de Valérie Leulliot (chanteuse du groupe *Autour de Lucie*) et Nicolas Martel (Las Ondas Marteles). Un conte social, une forme dépouillée de théâtre musical.

Arnaud Cathrine travaille beaucoup à son nouveau roman, mais pas seulement. Il a donc monté *Il n'y a pas de cœur étanche*, avec la musicienne Charlotte Mildray (Julie Rey dans une première vie), Dijonnaise qui a fondé la Compagnie des Petits Papiers. Ils ont fré-

quenté un an durant un hôpital psychiatrique, rencontré des patients volontaires et cerné les limites imposées entre ceux qui vont bien et ceux qui vont mal. Le spectacle, mis en scène par Ninon Brétécher, tourne toujours.

Un arbre sec, une balançoire

Ninon Brétécher est venue à Toulouse le samedi 2 février fédérer l'écosystème Arnaud Cathrine, et y mettre en scène *Histoire(s) d'amour*, une soirée très spéciale, où l'on chante, où elle lit, très bien, des extraits de *Fragments d'un discours amoureux*, de Roland Barthes. La bande de copains a accueilli la chanteuse et pianiste Jeanne Cherhal, qui figure au générique du livre CD *Coquille la mauviette* (Actes Sud Junior, 2012-Marchet, Cathrine et Julie Depardieu). Quel foisonnement !

Mais quelle limpidité ! Quelle salutaire économie, de mots, de

sons, de décors (un arbre sec, une balançoire) !

La naissance de l'amour, l'attente, les doutes, la jalousie, l'abandon, l'insécurité, le danger et les attirances incontournables : tout est dit, avec des extraits des romans d'Arnaud Cathrine, et les volutes sémantiques de Barthes. Et en chansons, signées Valérie Leulliot (*La Condition pour aimer*), Barbara Carlotti (*Mon corps alanguit*), Florent Marchet (*L'Eau de rose*), Charlotte Mildray (*Derrière les jalousies*), Jeanne Cherhal (*Plus rien ne me fera mal*)... Ils jouent du piano, de la guitare, de la basse, tour à tour, font les chœurs, le clapping. Tout finit avec *Dis-lui de revenir*, douzième titre de l'album *Amoureuse* de Véronique Sanson, que Jeanne Cherhal avait repris intégralement dans un délicat spectacle donné à 104 à Paris. La suite viendra au gré des rencontres. ■

V. M.

Sélection CD

Christine Salem

Salem Tradition

Habitée, intense, la voix grave et sombre, elle est la plus impressionnante chanteuse de maloya, le blues ternaire de La Réunion, dont elle redéfinit le genre depuis la création, en 1997, de son premier groupe, Salem Tradition. Titrer ainsi son album est une manière de rappeler que le fil de l'histoire n'est pas rompu entre hier, quand elle se montrait encore farouche, et aujourd'hui, où elle assume son esprit libre. Son maloya est gorgé d'Afrique, de rythmes déployés en gerbe, constellé d'onomatopées et de langues, créole, arabe, malgache et swahili. Vibrant d'une transe extatique, d'un minimalisme presque aride, l'univers musical de la chanteuse s'adoucit, se pare de couleurs plus contrastées sur les titres où interviennent ses invités, le groupe de folk-rock Moriarty. ■ PATRICK LABESSE
1 CD Cobalt/L'Autre Distribution.

Kenny Barron

& The Brazilian Knights

Pianiste de grande classe, maître du jazz, Kenny Barron, 69 ans, se montre à nouveau attentif aux expressions musicales du Brésil avec ce recueil de onze thèmes. Ils sont signés Johnny Alf, Mauricio Einhorn, Baden Powell, Antonio Carlos Jobim et Alberto Chimelli – Barron apportant une composition. A la base un trio avec le bassiste Sergio Barrozo et Rafael Barata, et l'apport selon les thèmes d'un harmonica, d'une guitare, d'un saxophone, d'une trompette. On découvre là de subtiles compositions, dans une approche toute de grâce musicale. ■ SYLVAIN SCLIER
1 CD Groovin'High-Emercy/Universal Music.